LA RÉVOLTE

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

SOMMAIRE

L'Elaboration du progrès, **Quiquengrogne.**

L'Homme et la Société, **A. Chouippe.**

L'Esprit de parti, **Stendhal.**

La Fabrique, **Georges Eeckoud.**

Mélanges et Documents.

L'ÉLABORATION DU PROGRÈS

Petit est le nombre des personnes qui ont embrassé leurs opinions par pure logique et sur la seule évidence de la raison. Dans ses beaux travaux sur l'Histoire de l'avènement de la Morale en Europe, et sur l'Histoire de la Raison, le célèbre historien W.-E.-H. Lecky a démontré que les changements dans les croyances d'une époque sont déterminés non pas tant par la force des arguments qui appuient les idées nouvelles, que par un certain changement dans les tendances de l'esprit public. On est religieux ou irréligieux, catholique ou protestant, libéral ou conservateur, patriote ou indifférent par tradition ou par influence de milieu, longtemps avant que la raison se soit exercée sur ces objets; on se range par sentiment dans un certain courant d'idées; et ce n'est que plus tard, devant l'attaque d'un adversaire, que l'on commence communément à chercher les motifs qui peuvent bien exister pour défendre notre point de vue attaqué. Cette manière de faire est si répandue qu'on ne peut malheureusement pas encore prévoir le moment où la généralité des intelligences se serviront de leur raison propre pour contrôler leurs croyances; et, en attendant, il se commet chaque jour des crimes légaux au nom de l'ignorance crasse et du préjugé.

Quel cœur élevé n'est sorti malade de ces enceintes où l'on voit un homme demander par métier à un jury,— avec cette éloquence à froid qui révèle le discours péniblement travaillé, fleuri, poli dans le silence du cabinet, — de condamner impitoyablement un être qui a commis une action peut-être excellente en soi, mais qui se trouve en contradiction avec une morale créée par les théologiens fanatiques du moyen-âge, qui s'appuyaient eux-mêmes sur les Pères de l'Eglise? Morale vulgaire, baroque, barbare comme les temps et les générations d'ascètes qui l'ont vu naître, morale fondée par des ecclésiastiques fanatiques qui veulent faire croire aux siècles même les plus éloignés que la plus abominable action sur la terre est la relation qu'ils n'ont pas bénie et autorisée.

Il n'est pas de pires ennemis de la civilisation que ceux qui se sont arrogé le monopole de la Divinité, qui prétendent pouvoir seuls interpréter les religions, fonder la morale et régir tout. Toutes les conquêtes de la civilisation : sciences, arts, belles-lettres, dignité humaine, indépendance de la raison, ont été faites sans eux, contre eux, malgré eux. Entre les mains de telles gens, une religion détermine le caractère immuable d'une société, elle arrête et fige le siècle. Châteaubriand dit « qu'une religion prend toujours, comme toute autre institution le caractère du siècle où elle passe»; cela est vrai pour notre occident, mais c'est parce que les théologiens ont été relativement tenus en échec; ne pouvant arrêter net le siècle, ils ne veulent pas l'abandonner et se font traîner par lui, en enrayant autant que possible sa marche; ils brûlent plus tard ce qu'ils ont adoré et adorent ce qu'ils ont brûlé, mais ils ne le font pas spontanément. Quand la civilisation qu'ils ont combattue arrive à les vaincre, ils sanctionnent en gémissant et prétendent avoir amenés eux-mêmes le progrès !

« L'Orient est la proie de la théocratie, dit M. Dupont-White. Tout y procède de la religion, et le pouvoir du monarque, et la forme de la société. De là une apathie universelle où le souverain s'endort tout le premier. Réformer la société lui est interdit; ce serait attenter à la religion. Si grand mogol qu'il soit, il n'oserait toucher à la polygamie. La condition de l'Europe ou de ce qui l'avoisine, est de se mouvoir et d'avancer; mais celle de l'Orient est de subir des lois immuables à titre de divines, d'infaillibles. En Orient, le législateur n'est pas impuissant au Progrès: il n'est pas. Dans ce pêle-mêle de la religion et de la société, il n'y a point de place pour lui. La grande découverte occidentale, ce n'est pas l'imprimerie, c'est la division du spirituel et du temporel : l'imprimerie toute seule n'eut servi qu'à multiplier des Corans et des Védas. » (*L'Individu et l'Etat*, 3e éd., préf., p. XXVII.)

Autres temps, autres mœurs; les siècles passent et les idées changent; il fut un temps où l'esclavage était légitime; d'illustres moralistes en action et en paroles, Cicéron, par exemple, faisaient en gros le commerce du bétail humain et furent au point de vue de leur temps, de parfaits honnêtes gens. On sait les atrocités dont les esclaves étaient victimes. Des révoltes générales se produisaient, qui étaient invariablement noyées dans le sang. Notre civilisation frémit de ces horreurs. Personne ne prend plus parti contre les esclaves antiques, on approuve plutôt leurs révoltes. Et pourtant, qu'on y pense, leur ordre social paraissait aussi sacré aux citoyens romains que notre ordre social actuel peut paraître sacré à nos yeux. Quand on égorgeait ces esclaves, quand on les livrait aux bêtes du cirque, c'était au nom de la justice et de la loi; tous les honnêtes gens applaudissaient au supplice de ces criminels, coupables d'avoir attenté aux lois en voulant échapper à leurs maîtres,

Et tout ce monde était de bonne foi. Nés sous ces lois, sous ces mœurs, les ayant toujours connues telles, n'ayant jamais vu de protestation s'élever contre leur injustice, ne concevant même pas qu'une société pût exister sous un autre régime, les anciens, Grecs et Romains, voyaient dans la suppression de l'esclavage la ruine de toute civilisation.

Sommes-nous moralement meilleurs que ces anciens? Nés à Rome, sous l'empire de ces lois et de ces mœurs, nous eussions fait sans hésiter comme les autres, croyant bien faire.

D'où vient qu'aujourd'hui nous condamnons l'esclavage? C'est que nous sommes désintéressés dans la question : il ne nous en coûte rien. Mais là où il devrait en coûter quelque chose, notre manière de voir changerait. Qu'on se rappelle la guerre de sécession, et l'opposition qui s'est manifestée partout où la question de l'esclavage s'est posée. Pourquoi la moindre réforme pratique éprouve-t-elle tant d'opposition? La réponse est donnée en ces termes par l'éminent juriste allemand von Ihering :

« Dans le cours du temps, les intérêts de milliers d'individus et de classes tout entières se sont liés au droit existant de telle manière que celui-ci ne peut plus être aboli sans les toucher au vif. Mettre en question la règle ou l'institution du droit, c'est déclarer la guerre à tous ces intérêts; c'est arracher un polype qui s'est accroché par mille bras. Par l'action naturelle de l'instinct de la conservation, toute tentative de ce genre provoque la plus vive résistance des intérêts menacés. De là une lutte, dans laquelle, comme dans toute lutte, ce n'est pas le poids des raisons, mais la puissance relative des forces mises en présence qui fait pencher la balance et produit souvent le même résultat que celui du parallélogramme des forces, savoir une déviation de la ligne droite dans le sens de la diagonale.

C'est la seule manière de s'expliquer comment des institutions depuis longtemps condamnées par l'opinion publique parviennent encore souvent à prolonger leur vie. Ce qui les maintient, ce n'est pas la force d'inertie de l'histoire, mais la force de résistance des intérêts défendant leur possession. »

(*La lutte pour le droit*, tr. fr., p. 8)

Ainsi, nous jugeons sévèrement les institutions passées. Mais, essayons de nous représenter ce que dira de nous la postérité. N'avons-nous pas, nous aussi, quelques institutions que nos arrière-neveux qualifieront d'iniques alors qu'elles seront abolies depuis longtemps?

Un jour, quand la propriété privée du sol sera abolie depuis longtemps, un historien futur écrira l'histoire des luttes soutenues pour arriver à la socialisation de la terre; nos arrière-neveux s'étonneront que la terre ait pu être monopolée; et quand ils en arriveront à juger les révoltes qui commencent à se produire contre l'ordre de choses actuel, il n'est pas impossible qu'ils trouvent légitimes les actes de ceux que nous condamnons comme

malfaiteurs, et que nous vouons à l'exécration publique. Ils jugeront ces révoltes du même point de vue dont nous jugeons les révoltes des esclaves antiques.

« On voit, dit John Stuart Mill, que toutes les inégalités sociales, lorsqu'elles cessent d'être regardées comme des utilités, prennent le caractère de l'injuste, et semblent si tyranniques que le peuple se demande comment il a jamais pu les tolérer, oubliant ainsi que lui-même tolère peut-être d'autres inégalités causées par une notion fausse de l'utile; cette notion redressée, il verra ce qu'il approuve maintenant sous un jour non moins odieux que ce qu'il a appris à condamner. L'histoire entière des progrès sociaux est formée de la série des transitions qui amènent une coutume ou une institution à passer du rang de nécessité première dans l'existence sociale, à celui d'injustice, de tyrannie universellement condamnée. Cela s'est passé ainsi pour les distinctions entre les esclaves et les hommes libres, les nobles et les serfs, les patriciens et les plébéiens. C'est ainsi que cela se passe maintenant pour les aristocraties de couleur, de race, de sexe. »

(*Utilitarisme* tr. fr. 2e édition, p. 124.)

Mettons-nous donc résolûment en travers des préjugés: quand la tradition et l'opinion publique tout entière seront d'un côté et que la raison nous paraîtra clairement être de l'autre, n'hésitons pas; cherchons la vérité; invoquons le précédent de Descartes, qui fut persécuté et écrivit ce passage :

« J'avais dès longtemps remarqué que pour les mœurs il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables..; mais pour ce qu'alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensai qu'il fallait que je fisse tout le contraire, et que je rejetasse comme absolument faux tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute..... »

(*Discours de la méthode*, IVe partie)

Ne jugeons plus rien selon l'habitude, et, quand la morale des préjugés veut nous imposer ses préceptes, rompons-lui en visière, remettons tout en question; les erreurs et les sottises qui ont régi pendant des milliers d'années l'opinion publique ne sont que de vieilles erreurs; devant le troupeau de Panurge qui nous injuriera, passons dédaigneux, passons dédaigneux, forts de l'approbation de notre conscience, en murmurant cette parole du Dante :

Segui il tuo corso, e lascia dir le genti!

QUIQUENGROGNE.

(*Le Genevois.*)

L'HOMME ET LA SOCIÉTÉ

I

L'ÉTAT DE NATURE EST L'ÉTAT DE SOCIÉTÉ

L'homme, jeté sur le globe avec ses misères et sa faiblesse, n'a point ce qu'il faut pour résister aux causes nombreuses qui tendent à l'anéantir, si le besoin de sa conservation ne sollicite et n'opère son rapprochement de ses semblables. Obligé de subir les vigoureux phénomènes de la matière et de la vie mal assurés sur la terre que les bêtes féroces semblent lui disputer, isolément frappé d'une impuissance native, il cherche inévitablement les moyens de se soustraire à une destruction certaine, et la société devient l'expression de son plus important besoin.

La conservation personnelle est assez pour l'individu, mais elle ne l'est pas pour l'espèce. La vie de l'homme a ses limites, et malgré tous ses efforts pour les reculer, il est un terme inévitable.

Les individus mourant successivement, la société serait bientôt anéantie avec l'espèce, si, à côté du besoin conservateur, la nature n'avait pris soin d'en placer un autre aussi puissant : c'est le besoin de la reproduction. Né de l'irrésistible attrait d'un sexe pour l'autre, non seulement il perpétue l'espèce mais encore il consolide la société par des rapprochements nécessaires, et si la conservation individuelle appelle et forme la société par le besoin, la reproduction, par le besoin et par le plaisir, l'affermit et la rend immortelle.

Le signe de la société si apparent sur l'individu se grave plus profondément encore sur les traits de la famille. Quels êtres vivants réclament plus de soins et d'appui plus durable que les enfants des hommes ?

Quel bien-être plus grand dans le monde que le bien-être réciproque d'un sexe pour l'autre ? Quoi de plus enchaînant que l'attraction d'un bienfait, l'élan de la reconnaissance ou l'impétuosité de l'amour ? Chaque rapport de la famille est un lien puissant par lequel la nature attache l'homme à la société dont il porte partout l'empreinte irrécusable (1). Ainsi, la société née des besoins de l'homme, n'est pour lui qu'un moyen nécessairement accepté dans le but de se conformer au vœu de sa nature : j'entends par nature l'homme, les besoins et les facultés qui naissent en lui et qui sont une suite nécessaire de son organisation. Mais l'organisation est la même chez tous les hommes, leurs facultés sont semblables, leurs besoins sont égaux et par conséquent la société qui n'est qu'un moyen obligé de satisfaire aux uns par l'exercice des autres, repose partout et toujours sur les mêmes fondements.

S'il est vrai que la société soit un résultat nécessaire des besoins, s'il est vrai que les besoins résultent de l'organisation humaine, il est rigoureusement incontestable que la société a principe nécessaire dans la nature de l'homme. Il me paraît de la plus haute importance de l'établir enfin cette vérité fondamentale sur laquelle il semble qu'on se soit efforcé de fermer les yeux; c'est d'elle, je pense, que dépendront désormais les progrès des peuples dans la voie des améliorations réelles et durables. Le but de la nature en faisant de la société le seul moyen de satisfaire aux besoins fut évidemment de la rendre nécessaire et d'en soustraire ainsi la formation aux dangereuses fantaisies des hommes? Pourquoi donc nous arroger témérairement le privilège que nous ne pouvons exercer qu'à notre détriment ? Pourquoi prétendre à l'honneur d'une institution que nous n'avons point faite ? En disputant la formation de la société à sa véritable cause, ne substituons-nous pas le capricieux langage de nos volontés au langage permanent de nos besoins ? et les intérêts de la nature ne sont-ils pas effacés par des intérêts de convention ? source d'injustices et de souffrances dont la société gémira tant qu'elle n'aura pas rectifié son erreur.

Non, la société n'est point une institution émanée de la volonté humaine. L'homme n'eut point à choisir, il n'eut point à délibérer ni à raisonner; la nature avait choisi, délibéré, raisonné avant lui, il n'avait plus qu'à se soumettre; il avait l'existence, il fallait la conserver; il était mortel, il fallait perpétuer son espèce; il était faible, il fallait être fort et s'il avait à choisir c'était entre la mort ou la société.

Qu'est-ce donc que l'état de nature dont on parle tant ?

1. Je ne parle point ici de la parole, nous verrons plus tard qu'elle doit être considérée comme un résultat de la société et non comme sa cause.

Puisque la société s'empare immédiatement de l'homme par sa naissance, par sa conservation et sa reproduction elle y tient de si près, qu'entre eux, un état différent ne peut plus trouver place, et, si nous cherchons la raison de l'opinion qui en admet un autre nous la trouverons dans la manie de croire nécessaire l'intervention de notre volonté là où elle n'a pu s'opérer sans déchirement ou sans contrainte. Nous ne pouvons revendiquer la nature comme notre ouvrage, et nous nous en dédommageons en faisant main-basse sur la société que nous défigurons pour nous donner des airs de créateurs. Il ne faut pas être surpris, après cela, si elle nous paraît presque opposée à la nature, et si nous avons imaginé des expressions pour distinguer des choses qu'il nous a plu de rendre différentes, mais qui, d'elles-mêmes, ne le sont aucunement.

En partant de la société telle que nous l'avons faite, si nous voulons remonter vers la nature que nous n'avons pu altérer, nous devons rencontrer une interruption et pour effectuer un passage, nous ne pouvons plus nous dispenser d'interposer quelque chose. Nous n'avons pas cherché s'il en pouvait, s'il en devait être autrement, et la ligne de démarcation due au pacte social, fait de l'état de nature et de l'état de société, deux choses fort distinctes, parce que nous avons cherché à expliquer la nature par l'état actuel de notre société.

Cette marche est précisément l'opposée de celle qu'il fallait suivre pour atteindre la vérité. C'est selon moi, dans la nature, qu'il convenait de chercher l'explication de la société : on se serait assuré que l'organisation conduit aux besoins et aux facultés, que les facultés et les besoins conduisent à la famille, et qu'enfin celle-ci conduit à la société organisée sans que la volonté de l'homme soit autre chose qu'un instrument d'exécution, il n'y a pas ici la moindre interruption, et la nature se confond avec la société ainsi devenue le premier état de l'homme. Le besoin eut été la pierre fondamentale de l'édifice, c'était trop simple peut-être pour les faiseurs de systèmes. Le caprice eut été relégué à côté de la folie, c'était trop incommode sans doute pour les fourbes et les oppresseurs.

Qu'est-ce donc encore une fois que l'état de nature dans l'esprit de ceux qui en parlent comme d'une chose possible. Est-ce un isolement ? ou bien une réunion accidentelle ? que sais-je ? un rapprochement passager? S'il y a réunion je maintiens que dès lors il y a société fut-elle restreinte au nombre de la famille, quelque peu nombreuse qu'elle soit, quelque sauvage qu'elle paraisse, elle aura de suite des chefs qui la dirigent, des usages qu'elle observe, qu'est-celà sinon des rudiments (1) de magistrature et de législation véritables caractères de toute société ? Peut-on supposer que cette société ne se dissoudra pas devant le besoin qui la réclame ? si elle s'est formée par la force des choses, la force des choses saura bien conserver ce qu'elle a pu former et si quelque accident l'a favorisée les besoins qui l'attendent sauront bien en profiter. Ici, je ne vois donc rien encore qui soit différend de l'état de société.

D'un autre, si l'on suppose un complet isolement, comment l'homme parviendra-t-il à la satisfaction des besoins auxquels la nature donna des voix si retentissantes ? Et d'abord, comment pourra-t-il se conserver, faible qu'il est, sans défense, sans agilité, sans aide, sans espoir ? Comment évitera-t-il les dangers qui l'entourent, les ennemis qui le menacent ? Cette situation ne laisse-t-elle pas son existence dans un péril incessant auquel il devra bientôt succomber ne fût-ce que pendant le sommeil qui est nécessaire ? et par cela même qu'il y a

1. Par l'emploi des signes permanents et de la parole. Il en résultera bientôt un corps politique, caractère des sociétés civiles.

péril sans aucun moyen de défense, n'y a-t-il pas absence complète de toute sécurité? L'homme ne serait-il donc fait que pour trembler? que deviendra d'ailleurs son intelligence, sa parole, sans commerce avec ses semblables? S'il a toujours été seul, je ne demande pas d'où il vient, je demande seulement ce qu'il faut faire pour sa conservation, premier vœu de sa nature. Peut-on sans une étrange confusion dans les termes et dans les idées, appeler cet état, l'état de la nature?

Mais ce n'est pas tout : le besoin de la reproduction vient à son tour revendiquer la part qui lui est due. La trouvera-t-il dans l'isolement voulu par l'absence de toute relation? ou bien, en modifiant l'hypothèse présente, supposera-t-on qu'à l'exemple de certains animaux, l'homme ne se rapprochera de sa compagne que pour s'en éloigner aussitôt? Ce serait méconnaître l'un des caractères les plus saillants qui distinguent l'espèce humaine. Le besoin de la propagation n'est pas chez nous, comme chez les animaux, régulièrement soumis à l'influence lentement périodique des saisons; par une exception heureuse dont nous ne saurions trop apprécier le bienfait et mesurer toutes les conséquences, l'homme, être favorisé parmi tous les autres, reçut seul le privilège d'exécuter ses fonctions reproductrices à toutes les époques de la révolution annuelle, sous tous les climats, et comme s'il ne devait rien manquer à cette précieuse prérogative, il eut encore le pouvoir de l'exercer avec la fréquence qui la caractérise.

Après le vœu d'une organisation aussi significative, le rapprochement des sexes ne peut plus admettre les longues intermittences qu'on lui suppose. Si l'impulsion naturelle du besoin unit l'homme à sa compagne, sa mutuelle continuation les impose désormais l'un à l'autre, et tandis que la reproduction dans son principe atteste la nécessité de l'association, dans ses conséquences, elle travaille à son maintien et à son développement. Pour l'homme, la femme n'est plus seulement une compagne, elle est la terre féconde qui produit un être à son image, pour la femme, l'homme n'est plus autant un instrument de protection et de plaisir, que l'auteur du fruit porté dans ses entrailles; ce n'est plus l'homme, c'est le père; ce n'est plus la femme, c'est la mère, et le faible enfant est la chaîne puissante qui ne fait qu'un du tout. Voilà la famille, les mêmes besoins qui l'ont formée, l'agrandissent et l'organisent, voilà la société.

A. Chouippe

(Introduction de l'*Homme et la Société*, 1842).

L'ESPRIT DE PARTI

— Vous voyez cet homme, dit-il assez bas à Julien; c'est le prince d'Araceli, ambassadeur de***. Ce matin il a demandé mon extradition à votre ministre des affaires étrangères de France, M. de Nerval, tenez, le voilà là-bas, qui joue au wisth. M. de Nerval est assez disposé à me livrer, car nous vous avons donné deux ou trois conspirateurs en 1816. Si l'on me rend à mon roi, je suis pendu dans les vingt-quatre heures. Et ce sera quelqu'un de ces jolis messieurs à moustaches qui *m'empoignera*.

— Les infâmes! s'écria Julien à demi haut.

— Pas si infâmes, reprit le comte Altamira. Je vous ai parlé de moi pour vous frapper d'une image vive. Regardez le prince d'Araceli; toutes les cinq minutes, il jette les yeux sur sa toison d'or: il ne revient pas du plaisir de voir ce colifichet sur sa poitrine. Le pauvre homme n'est au fond qu'un anachronisme. Il y a cent ans, la toison était un honneur insigne, mais alors elle eut passé bien au-dessus de sa tête. Aujourd'hui, parmi les gens bien nés, il faut être un Araceli pour en être enchanté. Il eût fait pendre toute une ville entière pour l'obtenir.

— Est-ce à ce prix qu'il l'a eue? dit Julien avec anxiété.

— Non pas précisément, répondit Altamira froidement; il a peut-être fait jeter à la rivière une trentaine de riches propriétaires de son pays, qui passaient pour libéraux.

— Quel monstre! dit encore Julien.

— Vous êtes bien jeune! répondit Altamira. Je vous disais que j'ai une sœur mariée en Provence; elle est encore jolie, bonne, douce; c'est une excellente mère de famille, fidèle à tous ses devoirs, pieuse et non dévote. Elle est heureuse; elle l'était en 1815. Alors j'étais caché chez elle, dans sa terre près d'Antibes; eh bien, au moment où elle apprit l'exécution du maréchal Ney, elle se mit à danser!

— Est-il possible? dit Julien atterré.

— C'est l'esprit de parti, reprit Altamira. Il n'y a plus de passions véritables au XIXe siècle: c'est pour cela que l'on s'ennuie tant en France. On fait les plus grandes cruautés, mais sans cruauté.

— Tant pis! dit Julien; du moins, quand on fait les crimes, faut-il les faire avec plaisir: ils n'ont que cela de bon, et l'on ne peut même les justifier un peu que par cette raison.

— Vous avez raison; on fait tout sans plaisir et sans s'en souvenir, même les crimes. Je puis vous montrer dans ce bal dix hommes peut-être qui seront damnés comme assassins. Ils l'ont oublié, et le monde aussi.

Plusieurs sont émus jusqu'aux larmes si leur chien se casse la patte. Au Père-Lachaise, quand on jette des fleurs sur leur tombe, comme vous dites si plaisamment à Paris, on nous apprend qu'ils réunissaient toutes les vertus des preux chevaliers, et l'on parle des grandes actions de leur bisaïeul qui vivait sous Henri IV. Si, malgré les bons offices du prince d'Araceli, je ne suis pas perdu, et que je jouisse jamais de ma fortune à Paris, je veux vous faire dîner avec huit ou dix assassins honorés et sans remords.

Vous et moi, à ce dîner, nous serons les seuls purs de sang; mais je serai méprisé et presque haï, comme un monstre sanguinaire et jacobin, et vous, méprisé simplement comme homme du peuple intrus dans la bonne compagnie.

Notez que la révolution à la tête de laquelle je me suis trouvé, n'a pas réussi, uniquement parce que je n'ai pas voulu faire tomber trois têtes et distribuer à nos partisans sept à huit millions qui se trouvaient dans une caisse dont j'avais la clef. Mon roi, qui aujourd'hui brûle de me faire pendre, et qui, avant la révolte me tutoyait, m'eût donné le grand cordon de son ordre si j'avais fait tomber ces trois têtes et distribuer l'argent de ces caisses: car j'aurais obtenu au moins un demi-succès, et mon pays eût eu une charte telle quelle... Ainsi va le monde; c'est une partie d'échecs.

— Alors, reprit Julien l'œil en feu, vous ne saviez pas le jeu; maintenant...

— Je ferai tomber des têtes, voulez-vous dire, et je ne serais pas un girondin comme vous me le faisiez entendre l'autre jour?... Je vous répondrai dit Altamira d'un air triste, quand vous aurez tué un homme en duel, ce qui encore est bien moins lâche que de le faire exécuter par un bourreau.

Stendhal.

(*Le Rouge et le Noir*, ch. XXXIX).

LA FABRIQUE

III

LA FABRIQUE (1)

Félicité finit par fermer à clef, pendant le jour, la mansarde du solitaire, et l'envoyer jouer au jardin. Celui-ci avait été réduit d'emprise en emprise aux dimensions d'un préau. Des fenêtres de la maison les yeux de l'espionne pouvaient en fouiller les moindres recoins. Aussi, las de cette surveillance le gamin incursionna sur le territoire même de l'usine.

Les quinze cents têtes de la fabrique se courbaient sous un règlement d'une sévérité draconienne. C'étaient pour le moindre manquement des amendes, des retenues de salaire, des expulsions contre lesquelles il n'y avait pas d'appel. Une justice stricte. Pas d'iniquité mais une discipline casernière, un code de pénalités mal proportionnées aux offenses, une balance toujours penchée du côté des maîtres.

Saint-Tardier, un gros homme à tête de cabotin, olivâtre, lippeuse et crépu comme un quarteron, parcourait, à certains jours, la fabrique, en menant un train d'enfer. Il hurlait, roulait des yeux de basilic, battait des bras, faisait claquer les portes, chassait comme un bolide d'une salle dans l'autre. Au passage de cette trombe s'amoncelaient la détresse et la désolation.

Par mitraille les peines pleuvaient sur la population ahurie. La moindre peccadille entraînait l'expulsion du meilleur et du plus ancien des aides.

Saint-Tardier se montrait aussi cassant avec les ouvriers qu'avec les apprentis. On aurait même dit que s'il lui arrivait de mesurer ses coups et de distinguer ses victimes, c'était pour frapper de préférence les vieux serviteurs, ceux qu'aucune punition n'avait encore atteints ou qui travaillaient à l'usine depuis sa fondation. Les ouvriers l'avaient surnommé le Pacha, tant à cause de son arbitraire que de sa paillardise.

Dobouziez, aussi autoritaire que son associé, était moins démonstratif, plus renfermé. Lui était le juge, l'autre l'exécuteur. Au fond, Dobouziez, ce taupin bien élevé, jaugeait à sa valeur son ignare et grossier partenaire qu'un riche mariage avait mis en possession d'un capital égal à celui de son associé. Le mathématicien s'estimait heureux d'employer ce gueulard, cet homme de poigne, aux extrémités, répugnant à sa nature fine et tempérée.

On avait remarqué que les coupes sombres opérées dans l'important personnel coïncidaient généralement avec une baisse de l'article fabriqué ou une hausse de la matière première. Cependant Dobouziez devait réfréner le zèle de son associé qui, stimulé encore par une affection hépatique, se livrait à des proscriptions dignes d'un Marius.

Industriel très cupide mais non moins sage, Dobouziez qui admettait l'exploitation du prolétaire réprouvait à l'égal d'utopies et d'excentricités poétiques, toute barbarie inutile et toute cruauté compromettante. Il assimilait ses travailleurs à des êtres d'une espèce inférieure, à des brutes de rapport qu'il ménageait dans son propre intérêt. C'était un positiviste frigide, une parfaite machine à gagner de l'argent sans vibration inopportune, sans velléités sentimentales, ne déviant pas d'un millième de seconde. Chez lui rien d'imprévu. Sa conscience représentait un superbe sectant, un admirable instrument de précision. S'il était vertueux, c'était par dignité, par adversion pour les choses irrégulières, le scandale, le tapage, et aussi parce qu'il avait vérifié sur la vie humaine que la ligne droite est, en somme, le chemin le plus court d'un point à un autre. Vertu d'ordre purement abstrait.

S'il désapprouvait les éclats de son trop trop bouillant acolyte c'était au nom de l'équilibre, du bel ordre, par respect pour l'alignement, le niveau normal, pour sauver les apparences et préserver la symétrie.

En se promenant dans la fabrique, ce qui lui arrivait à de très rares occasions, par exemple lorsqu'il s'agissait d'expérimenter ou d'appliquer une invention nouvelle, il s'éton-

(1) La *Nouvelle Carthage*. 1 vol., chez Lacomblez, Bruxelles.

nait parfois de l'absence d'une figure à laquelle il s'était habitué.

— Tiens? disait-il à son compère, je ne vois plus le vieux Jef?

—Nettoyé? répondait Saint-Fardier d'un geste tranchant comme un couperet.

— Et pourquoi cela? objectait Dobouziez. Un ouvrier qui nous servait depuis vingt ans?

— Peu!... Il buvait... Il était devenu malpropre, négligent!

Quoi!

— En vérité? Et son remplaçant?

— Un solide manœuvre qui ne touche que le quart de ce que nous coûtait cet invalide.

Et Saint-Fardier clignait malicieusement de l'œil, épiant un sourire d'intelligence sur le visage de son associé, mais l'autre augure ne riait pas et sans désapprouver non plus ce renvoi, rompait les chiens, d'un air indifférent.

Certes, il fallait à ces ouvriers une forte dose de philosophie et de patience pour endurer sans se rebiffer l'air superbe, les mépris, les rigueurs, l'arbitraire des patrons armés contre eux d'une légalité inique! Et que d'accidents, d'infirmités, de mortuaires agravant le sort de ces ilotes! La nature de l'industrie même enchérissait sur la malveillance des industriels.

Laurent qui visitait l'usine dans tous ses organes, qui suivait les œuvres multiples que nécessite la confection des bougies depuis le traitement des fétides matières organiques, graisses de bœufs et de moutons, d'où se sépare, non sans peine, la stéarine blanche et marmoréenne, jusqu'à l'empaquetage la mise en caisse et le chargement.

Laurent ne tarda pas à attribuer une influence occulte, fatidique et perverse au milieu même, à cet appareil, à cet outillage où se trouvaient appliqués tous les perfectionnements de la mécanique et les récentes inventions de la chimie. Il descendait dans les chambres de chauffe, louvoyant dans les salles des machines, passait des cuves où l'on épuise la matière brute en la fondant et en la refondant encore, aux presses où, dépouillée de substances viles, comprimée entre des peaux de bêtes, elle se solidifie à nouveau.

Au nombre des ateliers où se trituraient les graisses, le plus mal famé était celui des acréolines, substance incolore et volatile dont les vapeurs corrosives s'attaquaient aux yeux des préparateurs. Les patients avaient beau se relayer toutes les douze heures et prendre de temps en temps un congé pour neutraliser les effets du poison, à la longue l'odieuse essence déjouait leurs précautions et leur crevait les prunelles. C'était comme si la Nature, l'éternel sphinx, furieuse de s'être laissée ravir ses secrets, se vengeait sur ces infimes auxiliaires des défaites que lui infligeaient les savants!

Plus expéditive que les vapeurs corrodantes mais aussi lâche, aussi soumise, la force dynamique cache son jeu et ne parvenant pas toujours à se venger en bloc, par une explosion, des hommes qui l'ont asservie, guette et atteint, une à une, ses victimes. Le danger n'est pas à l'endroit où la machine en pleine activité gronde, mugit et trépigne, met en trépidation les épaisses cages de maçonnerie dans lesquelles sa masse d'acier, de cuivre et de fonte, plonge jusqu'à mi-corps, comme un géant emmené vif. Ses rugissements tiennent en éveil la vigilance de ses gardiens. Et même prêt à se libérer de ses entraves à éclater, à tout faire sauter autour de lui, le monstre est trahi par son flotteur d'alarme et la vapeur accumulée s'échappe inoffensive par les soupapes de sûreté. Mais, c'est loin du générateur, des volants et des bielles que la machine conspire contre ses servants. De simples rubans de cuir se détachent de la masse principale, comme les longs bras d'un peuple, et, par des trous pratiqués dans les parois, actionnent les appareils tributaires. Ces bandes sans fin se bobinent et se débobinent avec une grâce et une légèreté éloignant toute idée de sévices et d'agressions. Elles vont si vite qu'elles en semblent immobiles. Il y a même des moments qu'on ne les voit plus.

Elles s'échappent, s'envolent, retournent à leur point de départ, repartent sans se lasser, accomplissent des milliers de fois la même opération, évoluent en faisant à peine plus de bruit qu'un battement d'ailes ou le ronron d'une chatte caline, et lorsqu'on s'en approche leur souffle vous effleure tiède et zéphyréen. A la longue l'ouvrier qui les entretient et les surveille ne se défie pas plus de leurs atteintes que le dompteur ne suspecte l'apparente longanimité de ses félins. Aux intervalles de la besogne, elles le bercent, l'induisent en rêverie; ainsi, murmure de l'eau et nasillements de rouet. Mais chattes velouteuses sont panthères à l'affût. Toujours d'aguets, dissimulées elles profiteront de l'assoupissement, d'une simple détente, d'un furtif nonchaloir, d'un geste indolent du manœuvre, du besoin qu'il éprouvera de s'adosser, de s'étirer en évaguant...

Elles profiteront même de son débraillé. Une chemise bouffante, une blouse lâche, un faux pli leur suffira. Maîtresses d'un bout de vêtement, les courroies de transmission, adhésives ventouses, les chaînes sans fin, tentacules préhensiles tirent sur l'étoffe et, avant qu'elle se déchire, l'aspirent, la ramènent à eux; et le pauvre diable à sa suite. Vainement il se débat. Le vertige l'entraîne. Un hurlement de détresse s'est étranglé dans sa gorge. Les tortionnaires épuisent sur ce patient la série des supplices obsolètes. Il est étendu sur les roues, éperculé, scalpé, charcuté, dépecé, projeté, membre à membre, à des mètres de là comme la pierre d'une fronde, ou exprimé comme un citron, entre les engrenages qui aspergent de sang, de cervelle et de moëlles, les équipes ameutées mais impuissantes. Rarissime l'holocauste racheté au minotaure ivre de représailles! S'il en réchappe c'est avec un membre de moins, un bras réduit en bouillie, une jambe fracturée en vingt endroits. Mort pour le travail, vivant dérisoire! Courir sus à la tueuse? Arrêter le mouvement? L'homme est estropié ou expédié avant qu'on ait seulement eu le temps de s'apercevoir de l'inégal corps-à-corps.

Laurent assimila aux pires engins de torture et aux plus maléfiques élixirs des inquisiteurs, les merveilles tant vantées de la physique et de la chimie industrielles; il ne vit plus que les revers de cette prospérité manufacturière dont Gina de son côté, n'apercevait que la face radieuse et brillante. Il devina les mensonges de ce mot Progrès, constamment publié par les bourgeois, les impostures de cette société soi-disant fraternelle et égalitaire, fondée sur un tiers-état plus rapace et plus dénaturé que les maîtres féodaux. Et, dès ce moment, une pitié profonde, une affection instinctive et absorbante, une sympathie quasi-maternelle, presque amoureuse, dont les expansions côtoyeraient l'hystérie, le prit, au tréfond des entrailles pour l'immense légion des parias à commencer par ceux de ses auteurs, les braves journaliers de l'usine Dobouzier appartenant précisément à cette excentrique et même interlope plèbe faubourienne grouillant autour du « Moulin de pierre »; il prit à jamais le parti de ces lurons délurés et si savoureusement pétris, peinant avec tant de crânerie et bravant chaque jour la maladie, les vénéfices, les mutilations, les outils formidables qui se retournaient contre eux, sans perdre un instant leurs manières rudes et libres, leur familiarité dont le ragoût excusait l'indécence.

Avec eux, le gamin devenait communicatif. Lorsqu'il les rencontrait, noircis, en sueur, haletants, et qu'ils lui tiraient leur casquette, il s'enhardissait à les accoster et à les interroger. Après les petites persécutions à mots couverts, les ironies, les réticences et les tortures sourdes subies dans les salons de ses tuteurs, il lui semblait inhaler des bouffées d'air vif et agreste au sortir d'une serre chaude peuplée de plantes forcées et de senteurs qui entêtent. Il en vint à se considérer comme le solidaire de ces infimes. Sa faiblesse opprimée communiait avec leur force passive. Il se conciliait ces chauffeurs, machinistes, chargeurs, manœuvres. Eux répondaient aux avances touchantes de cet enfant rebuté, moralement négligé, méconnu sevré de tendresse familiale, dont les larbins et la valetaille, cette lie de la plèbe, prenant exemple sur Félicité, parlaient en haussant les épaules comme d'une charge pour la maison, comme d'un « quart de Monsieur. »

GEORGES EEKHOUD.

MÉLANGES & DOCUMENTS

Quand vous voyez un homme conduit en prison ou au supplice, ne vous pressez pas de dire : Celui-là est un homme méchant qui a commis un crime contre les hommes; car peut-être est-ce un homme de bien qui a voulu servir les hommes, et qui en est puni par leurs oppresseurs.

LAMENNAIS.

***

AXIOME CONTEMPORAIN

Si l'on jugeait en toute indépendance et en toute équité les écrivains qui sont en prison et ceux qui les y ont fait mettre, ce sont les prisonniers qui seraient libres.

Aurélien SCHOLL.

(*Echo de Paris*, du 24 janvier.)

***

Je ne vois que la condamnation à mort qui distingue un homme, pensa Mathilde: c'est la seule chose qui ne s'achète pas.

Un titre de baron, de vicomte, cela s'achète; une croix, cela se donne; mon frère vient de l'avoir, qu'a-t-il fait? un grade, cela s'obtient. Dix ans de garnison, ou un parent ministre de la guerre, et l'on est chef d'escadron comme Norbert. Une grande fortune !... c'est encore ce qu'il y a de plus difficile et, par conséquent, de plus méritoire. Voilà qui est drôle! c'est le contraire de tout ce que disent les livres... Eh bien! pour la fortune, on épouse la fille de M. Rotchschild.

La condamnation à mort est encore la seule chose que l'on ne se soit pas avisé de solliciter.

STENDHAL.

(*Le Rouge et le Noir*, ch. XXXVIII.)

***

Tant qu'il y aura des lois écrites il y aura des interprétations différentes, contradictoires, de ces lois, et par conséquent des révolutions.

L'unité et le bonheur ne règneront sur la terre que le jour où chaque homme étant devenu loi vivante, on pourra brûler les codes.

A. GUYARD.

(*Quintessences.*)

***

Le poète qui se sentirait le courage de descendre dans les profondeurs de la société, et qui aurait visité tous les cercles de cet enfer moderne, en reviendrait, comme ce Florentin, pâle d'effroi, l'imagination frappée de visions ineffaçables, Et s'il parvenait à les retracer sous l'inspiration simple et forte du génie antique, cette *comédie humaine* égalerait aisément par la grandeur des désolations et des épouvantes *la Divine comédie*.

DANIEL STERN (1847, *Revue indépendante*).

***

Celui qui osera prononcer le mot *propriété* sera enfermé comme fou furieux dans une caverne.

MORELLY.

L'Imprimeur-Gérant, J. BILLOT.